

www.e-rara.ch

Voyage critique à l'Etna en 1819

Gourbillon, Joseph-Antoine de

Paris, 1820

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 2325

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-15300>

Voyage de Messine a Charybde et a Scylla.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

VOYAGE DE MESSINE

A CHARYBDE ET A SCYLLA.

QUELQUES semaines après notre arrivée à Messine, mes anciens compagnons de voyage, sir Frédérick et M. Waddington, arrivèrent eux-mêmes dans cette ville. Leur présence me réjouit d'autant plus, que, selon nos conditions mutuelles, je les attendais en effet, pour voir d'un peu plus près le fier et fameux Scylla. Dès le lendemain de leur arrivée, non moins audacieux que le vieux roi d'Ithaque, ni les griffes, ni les gouffres, ni même les monstres dont le roc est gardé,

Rien ne put vaincre en moi l'audacieuse envie
De diriger mes pas vers ces bords inconnus (1).

Et je ne songeai plus qu'aux préparatifs de ce long et périlleux voyage.

Les formalités de l'administration sicilienne, formalités très-utiles sans doute pour le fisc et les aubergistes; ces formalités, dis-je, ne laissèrent pas que de servir mon impatience. Au bout de trois ou quatre jours d'allées et de venues, chez les

(1) Imitation inédite de l'Enfer du Dante. Voy. ci-dessus, Tom. I, pag. 2, note.

consuls de nos souverains respectifs, le ministre de la haute police, l'intendant général, le commandant en chef des armées de terre et de mer, le consistoire, la monarchie, la junte, le tribunal de conscience sacrée et royale, le bureau de santé, la douane et le saint-office, il nous fut enfin permis, sauf à recommencer ensuite, de sortir du port de Messine, et d'aller librement, selon l'usage des pays libres, à l'autre extrémité de la baie, c'est-à-dire, à quatre lieues au delà !

Quoique parfaitement convaincus de la sagesse de toutes ces mesures, qui, comme on le voit bien, ne peuvent entraver les opérations du commerce, et moins encore le cours des communications; comme ces mesures nous eussent menacés encore, à chaque nouvelle sortie du port libre; nous voulûmes du moins profiter de tant de *permis*, de *visa* et de *passes* pour voir, sur notre route, Charybde, la pêche du corail, et celle de l'espadon.

Le 17 août, à cinq heures du matin, heure où un soleil brûlant darde déjà ses rayons sur la ville, je me rends au lieu convenu :

Et sur un simple esquif, en mes courses nouvelles,
 Suivi du peu d'amis, qui, vaillans et fidèles,
 Ne m'abandonnent point à mon destin amer;
 Je traverse bientôt la haute et vaste mer (1).

Comme Ulysse, à la vérité, nous ne vîmes ni les

(1) Dante, imitation citée.

côtes de l'Espagne, ni Maroc, ni la Sardaigne, ni même les autres points

Dont cette vaste mer baigne le long contour (1);

Mais, outre que notre voyage fut beaucoup plus heureux que le sien, nous avions alors sous les yeux la ville, le port et la baie de Messine; et cette vue en valait bien une autre.

CHARYBDE.

A PEINE eûmes-nous doublé le petit promontoire où s'élève le château de Saint-Salvador, et fûmes-nous arrivés à la hauteur du cap dit, la Pointe de la Lanterne (2), que notre barque pressa le sein même de la redoutable Charybde.

Ces courans, que l'on ne connaît guère ici que sous le nom bizarre de *calófaro*, mot grec dénaturé par une prononciation vicieuse et qui veut dire, beau ou bon phàre, épithète qui leur fut donnée, sans doute, du fanal qui les indique aux vaisseaux; ces courans, dis-je, sont à une lieue un tiers, de la colonne milliaire de l'arsenal de Messine; ils longent une partie de la côte orientale et méridionale de la Pointe de la Lanterne, directement en face des deux couvens de Saint François

(1) Dante, imitation citée.

(2) La position respective de ces lieux a été indiquée plus haut, pag. 175 et suiv.

de Paule , et de San-Salvador de Grêci , à un tiers de lieue du premier , et environ une lieue un tiers du second ; quant à la côte de la Calabre , ils sont situés en face des villages Saint-Jean et Catôna , à deux lieues un tiers de l'un et deux lieues deux tiers de l'autre.

Charybde ou le Calôfaro forme au milieu de la mer , comme une espèce de cercle qui peut avoir cent pieds de circonférence ; sa plus grande profondeur est de cinq cents pieds.

Tandis que nous le parcourions en tout sens , l'extrême profondeur de la mer ne nous empêchait point d'en découvrir le fond , aussi clairement que si nous n'en eussions été qu'à quelques pieds de distance ; car , en dépit du bouillonnement des eaux , celles-ci sont si limpides et si claires , que la vérité se cache ici aux regards ; et j'y fus tellement trompé , que sans savoir nager , voyant le fond si près de moi , je me disposais à me baigner au milieu du Charybde même , lorsqu'un des matelots me prévint , que ce fond que je croyais atteindre , était à cinq cents pieds de moi : l'avis me parut bon ; et je me remis dans la barque.

Le célèbre et savant Buffon , trompé , ainsi que tant d'autres , par les fictions des poètes (1) , et les

(1) Voy. ci-dessus , pag. 167. et suiv.

contes-bleus des anciens, ne vit lui-même, dans Charybde, qu'un gouffre qui absorbe et vomit les eaux de la mer trois fois en vingt-quatre heures. J'ai dit plus haut (1) que Spallanzani a été le premier à faire justice de tous ces contes : grâce à lui, en effet, les naturalistes et géographes modernes ont enfin été mis sur la voie : ils savent à quoi s'en tenir, à l'égard des prétendus gouffres de ce prétendu tournant.

Le phénomène du Calófarò, dit ce voyageur célèbre (2), s'observe au moment où le courant descend. Les pilotes nomment *réma* descendante, le courant qui entre dans la baie, du côté du nord; et *réma* montante, celui qui y entre du côté du sud. Le courant monte et descend, au coucher et au lever de la lune. On ne l'observe, dans le détroit, que toutes les six heures, dans l'intervalle desquelles la mer devient entièrement calme, pendant un espace de temps, qui n'excède jamais une heure, et ne dure jamais moins d'un quart-d'heure. Au moment du lever et du coucher de la lune, le

(1) *Id.*, pag. 168.

(2) Privé, comme je le suis maintenant, des livres les plus nécessaires, je suis forcé de substituer ici ma propre version, à l'excellente traduction que le célèbre Faujas de Saint-Fonds nous a donné des Voyages de Spallanzani. Le lecteur ne peut qu'y perdre sans doute, quant à l'élégance du style; je tâcherai de compenser cette perte, par l'exactitude du sens.

courant vient du nord ; et, après avoir décrit mille angles d'incidence contre le rivage, il arrive très-lentement jusqu'au Calôfaro, qu'il n'atteint, parfois même, qu'au bout de deux heures ; quelquefois aussi, il y arrive au moment même de son entrée dans la baie ; et l'expérience a prouvé que cette particularité est un indice certain de mauvais temps (1).

Au reste, telle est la force du préjugé et de l'erreur commune, sur les hommes mêmes les plus savans ; qu'influencé sans doute encore, par les terribles peintures d'Homère et de Virgile, et peut-être un peu aussi par les contes de ses contemporains, l'illustre auteur de ce passage n'était pas tranquille lui-même, sur les prétendus dangers qu'il s'exposait à courir, en se portant alors sur les lieux. Voici du moins de quelle manière il s'exprime :

La barque qui me portait était conduite par quatre matelots très-expérimentés (*sperimentatissimi*), qui, remarquant à la manière dont je m'approchais, que j'y montais avec quelque répugnance, m'encouragèrent, et me promirent de me faire voir le Calôfaro de très-près, et même de me conduire sur lui, sans que j'eusse rien à craindre. En l'observant de dessus le rivage, il m'of-

(1) Spallanzani *Viaggi alle Due Sicilie*. Tom. IV, cap. 29.

frait un amas d'eaux tumultueuses ; et , à mesure que je m'en approchais , l'amas semblait s'étendre davantage , et les eaux devenir plus agitées et plus hautes. Je fus conduit jusque sur les bords , où je m'arrêtai quelque temps pour faire des observations convenables. Je reconnus alors , de manière à lever toute espèce de doute , que *ce n'était pas même un tournant* (vortice) ! Les hydrologistes enseignent , qu'on entend par *tournant* , dans une eau courante , cette espèce de cours circulaire que l'eau suit quelquefois , et que ce même cours ou rotation produit , en son centre , une espèce de cavité , qui a la forme d'un cône renversé ; cavité , plus ou moins profonde , dont la base s'élève à l'entour , et dont les parois intérieures tournent en lignes spirales. Mais le Calôfaro *ne m'offrit rien de semblable*. Le cercle dans lequel il était renfermé , avait tout au plus cent pieds de circonférence , et , dans toute l'étendue de ce cercle , il n'y avait *aucune cavité* , *aucun mouvement de rotation* , mais seulement un bouillonnement continu des eaux agitées , qui s'élevaient , s'abaissaient , se heurtaient , se repoussaient mutuellement. Au reste , ces mouvemens contraires étaient d'une nature si tranquille , qu'il n'y avait pas l'ombre de motif de crainte de se porter au-dessus d'eux , ainsi que je le fis alors. Mon faible esquif balançait un peu seulement , par suite de l'agitation continuelle des eaux ; et il fallait ramer sans cesse , parce que , sans cette précaution , la

barque aurait été portée hors du Calôfaro. Si quelques-uns des corps que je plaçais sur la surface de l'eau , étaient en effet plus lourds qu'elle , ils tombaient au fond et ne reparaisaient plus ; s'ils étaient plus légers au contraire , ils surnageaient quelque temps , jusqu'à ce que l'agitation de l'eau les eût poussés au delà du Calôfaro. Bien que ces observations eussent suffi pour me convaincre , qu'il n'y avait au-dessous aucun gouffre ou tournant , parce que , dans la supposition contraire , les corps surnageans que j'y avais jetés , auraient nécessairement été entraînés vers le fond ; Cependant, je fus curieux d'en mesurer la profondeur , au moyen de la sonde ; et je reconnus que , dans l'endroit le plus profond , celle-ci n'outrepassait pas la hauteur de cinq cents pieds. De plus , à ma grande surprise , j'appris alors qu'au delà du Calôfaro , et vers la moitié du détroit , la mer avait le double de profondeur.

Nous avons vu , ajoute Spallanzâni , combien d'auteurs , à commencer par Homère , et à passer jusqu'au moment présent , combien d'auteurs ont dit ou supposé que Charybde est un véritable *tournant*, ou un immense *gouffre* tournoyant sur lui-même, et dans le courant duquel chaque fois qu'un vaisseau entre , ce vaisseau est attiré vers le centre, et bientôt entièrement englouti. Cependant, lorsque le courant n'est que faible , ou même qu'il ne règne pas du tout , bien loin d'être aussi redoutable , Charybde n'est nullement dangereux ; et

c'est ce dont mes propres observations m'ont donné la preuve indubitable. Lors même que ce courant devient plus fort, et lorsqu'il est très-dangereux, Charybde ne présente ni plus ni moins ses prétendus gouffres et ses prétendus tournans; mais seulement, un fort bouillonnement, un grand bruissement de l'onde, seules et uniques causes de ces espèces de petits *tournans* qu'on y remarque en effet; tournans qui ne sont qu'*accidentels* (1), et même nullement à craindre. Enfin, bien loin encore qu'en cet état même, Charibde

(1) C'est à regret que je me vois forcé de relever ici une légère inexactitude dans cette assertion de notre savant observateur, qui, n'ayant été qu'une seule fois sur les lieux, a pu facilement être trompé à cet égard. A la vérité, les tournans en question, qui couvrent, de distance à autre, toute l'étendue du cercle que décrit Charybde; ces tournans, dis-je, sont plus sensibles et plus forts en hiver qu'en été; par un gros temps, que pendant un calme; mais ils ne sont point entièrement *accidentels*, comme l'auteur le dit ici; et, quoique plus au moins forts, ils existent toujours. Pendant les six semaines que je suis resté à Messine, il n'est à peine passé de jour où je n'aie été, soit sur le courant même, soit en vue de Charybde, c'est-à-dire, à la Pointe de la Lanterne, d'où l'œil plonge au-dessus; et toujours les tournans en question m'ont frappé, et m'ont paru plus ou moins violens, et plus ou moins sensibles. Au reste, ces tournans sont très rapprochés l'un de l'autre; leur force et leur largeur ne semblent

attire à soi et engloutisse les vaisseaux qui passent au-dessus d'elle, elle les éloigne de son centre, et les repousse au contraire au loin (1).

Après avoir reconnu, par nous-mêmes, l'exactitude des observations précédentes, tout étonnés du temps qu'il faut aux hommes, pour repousser l'erreur et accueillir la vérité; nous poursuivîmes notre route vers un autre lieu, qui lui-même, fut long-temps l'objet des plus ridicules fables.

PÊCHE DU CORAIL.

A PEINE fûmes-nous éloignés de Charybde, que nous laissâmes successivement, sur la gauche, les hameaux de Ciamàre et Saint-Étienne, la charmante promenade et le bourg du Ringho, où, comme je crois l'avoir dit, les plus riches habitans de Messine ont des maisons de campagne; et les villages, non moins pittoresques, de Saint-François-de-Paule, Salvador de Grèci et Paradiso. Un peu au delà du dernier, c'est-à-dire, à la hauteur du bourg de la Pâce, nous discontinuâmes notre

point égales. Les plus grands forment un cercle d'environ un pied de circonférence; celle-ci diminue jusqu'à la largeur d'un écu de cinq francs; et, comme le dit fort bien notre savant naturaliste, les corps légers que l'on y jette, sont progressivement repoussés vers l'une ou l'autre côte.

(1) Spallanzani. *Loc. cit.*

route, pour suivre, d'aussi près qu'il nous fut possible, les bateaux qui vont d'ici à la pêche du corail.

Cette pêche se fait à une lieue au-dessus de Messine, en face même de l'église, dite de la Grotte : l'espace exploité a environ deux lieues de circonférence.

A l'époque où Brydone et Borch visitèrent ce pays, la pêche de cette espèce de zoophite était le privilège exclusif des habitans de la ville de Trapani, le Drepanum des Romains, ville située à l'autre extrémité de l'île, dans le Val-Mazzàra, sur la côte occidentale. Aujourd'hui le corail se pêche sur plusieurs côtes de la Sicile ; et il n'est ni plus beau ni plus recherché que de leur temps.

Au reste, cette pêche est bien autrement fatigante et dangereuse, que Brydone le donne à entendre. Quoiqu'elle ne soit faite, en effet, que par les pêcheurs les plus expérimentés, et qui connaissent le mieux la force, la situation et la nature des courans de la baie, les pêcheurs et la barque sont souvent jetés à la mer. La machine dont on se sert est d'une construction aussi grossière que simple ; ce sont deux grosses poutres qui se coupent à angles égaux, et forment une espèce de croix, aux quatre angles de laquelle est fixé un filet chargé d'un poids énorme, et qui peut seul en assurer la descente jusqu'au fond de la mer ; enfin, un câble, glissant sur une poulie, au bout d'une autre poutre

qui projette de quelques pieds au delà la proue du bateau , sert à lancer la machine , à la contenir et à la retirer.

Au moment où nous arrivâmes sur les lieux , une de ces sortes de barques y arrivait elle-même ; et nous ne manquâmes pas de la suivre. Les pêcheurs nous apprirent que les roches de corail étaient toutes situées à une extrême profondeur , qui augmentait encore à mesure qu'elles étaient plus voisines du phare. Ici , la mer qui n'a pas moins de mille pieds de profondeur , rend leur exploitation impossible : leur moindre éloignement du niveau de la mer , est de trois à six cents pieds ; celles au-dessus desquelles nous suivîmes les pêcheurs , étaient à sept à huit cents pieds au-dessous de ce même niveau.

Une fois arrivé sur le lieu , la machine , suspendue à la proue du bateau , fut plongée lentement et d'aplomb , jusque sur la roche de corail , dont la distance se calcule par le nombre de brasses du câble , qui s'enfonce dans la mer , avec la machine en question. Du moment que celle-ci a touché sur la roche , les pêcheurs fixent fortement le câble à la poutre qui le soutient ; puis , à force de rames , et avec des efforts infinis , ils font tourner et retourner leur barque , sur toute la circonférence que la roche est censée occuper ; tandis que le chef des pêcheurs s'assure , de temps à autre , par le plus ou moins de tension du câble , si les filets qu'il porte , sont ou non attachés aux branches aiguës du

corail caché dans le sein des flots. Cependant il n'arrive que trop souvent que , au lieu d'être retenus par le zoophite même , la machine et le filet ne le sont effectivement que par les angles du rocher. Trois fois cet accident eut lieu , pendant le cours de cette même pêche ; trois fois l'attente des matelots fut trompée ; et trois fois ces huit hommes , naturellement forts et robustes , réunirent toute leur force pour retirer à eux l'énorme et pesant filet , dont la résistance même les assurait d'avance de l'inutilité de leurs peines. Enfin , à la quatrième épreuve , la lourde masse fut retirée , n'amenant avec elle qu'un petit fragment de corail , dont je leur donnai un écu , et qui ne valait pas , en effet , la cinquième partie de la somme.

L'entreprise de cette pêche est faite par une vingtaine de pêcheurs , qui équipent chacun une barque , communément montée par huit hommes , y compris le chef. A s'en tenir au calcul d'un célèbre voyageur , cette pêche produirait , chaque année , trois milliers pesant de corail ; d'où notre auteur conclut , que le profit en paie amplement la peine. J'admettrais volontiers la conséquence qu'il en tire , si le prix du corail même n'était resté au bout de sa plume ? La perte d'une note que j'avais prise à cet égard , ne me permet pas de suppléer à cette omission ; j'ajoute seulement que les pêcheurs en question , payent au gouvernement une somme très-considérable ; et que , d'après

leur propre dire , leur profit journalier ne s'élève pas au-dessus de vingt à vingt-quatre sous par chaque homme ; que ce même profit se réduit souvent de moitié ; et , qu'enfin , ils sont des semaines entières , sans être plus heureux , que le jour où nous assistâmes à leur pêche !

Au reste , il semblerait que le corail de la baie de Messine serait fort inférieure en grosseur , hauteur et poids , à celui des côtes de Barbarie , de Sardaigne et de Corse ; on prétend qu'il l'emporte sur ceux-ci , quant à l'éclat de la couleur. Celui qu'on pêcha devant moi , était effectivement d'un beau rouge ; mais quelques-unes des branches n'étaient point encore parvenues , si j'ose le dire , à une maturité complète ; et au lieu d'être rouges , étaient encore d'un blanc de lait.

Spallanzâni remarque que le corail de Messine n'arrive jamais à la hauteur d'un pied , et que sa grosseur ordinaire est celle du petit doigt ; je ne sais : mais , parmi cinq à six énormes paniers remplis de morceaux de ce même zoophite , que je vis ensuite , chez les pêcheurs ; il ne s'en trouvait pas un seul qui excédât la hauteur de trois à quatre pouces ; et la plupart de ces morceaux n'avaient sûrement pas la grosseur en question. Au reste , cette contrariété de remarque vient elle-même à l'appui de celle que fait notre savant naturaliste ; savoir , que , plus le lit du corail est à une grande profondeur , plus le corail est petit lui-même. Que si l'on se demande ici , pourquoi les

pêcheurs ne se portent pas toujours sur les roches les moins profondes , c'est que, selon notre auteur, toutes les roches de corail connues dans le détroit, sont seulement au nombre de dix, c'est-à-dire, sur dix points différens ; et que, par suite d'une loi établie par les pêcheurs mêmes , chacun de ces mêmes points ne peut être exploité que tous les dix ans ; intervalle qu'ils jugent absolument nécessaire pour donner au corail le temps de parvenir à son entier développement ; d'où il résulte qu'ils ne sont point libres de choisir les roches les plus riches et les plus belles ; mais qu'ils sont forcés, au contraire, à pêcher pendant toute une année, sur un seul et même point.

Quant au prétendu état de mollesse où le corail serait dans la mer, et la dureté qu'il acquierrait ensuite, par le contact de l'air ; et enfin, le préjugé qui le classa long-temps parmi les plantes ; ce sont là de ces anciennes erreurs dont les progrès de la science ont fait justice depuis long-temps ; et, plus savans, à cet égard, que les gens qui se donnent pour tels, les pêcheurs de Messine riraient un peu, sans doute, à la lecture de l'article *corail* de plus d'un Encyclopédiste ?

PÊCHE DU SPÂDA.

NOTRE curiosité une fois satisfaite, nous nous écartâmes encore de notre route, pour rejoindre les bateaux qui vont à la pêche du fameux espadon, connu ici sous le nom d'épée ou spâda.

Ce poisson monstrueux, dont le poids varie de deux cents à trois cents livres, et qui, parfois même, pèse jusqu'à quatre quintaux, est armé, en effet, d'une espèce d'épée ou dard, dont l'épaisseur, la longueur et la force dépendent elles-mêmes de celles de l'animal. Cette arme, dont la largeur diminue à mesure qu'elle approche de l'extrémité du dard, a communément trois à quatre pouces de large, sur un ou deux d'épaisseur, à la partie attenante au front du monstre.

Par une singularité très-remarquable, quoique encore à expliquer, à partir du mois d'avril jusqu'à la fin de juin, ce poisson entre dans le détroit de Messine, se dirige vers cette ville, et longe constamment la côte de la Sicile; tandis que, depuis le premier juillet jusqu'à la fin de septembre, revenant alors sur ses pas, il longe toujours, au contraire, la côte de la Calabre?

Cette dernière marche était celle qu'il suivait au moment où nous assistâmes à sa pêche; pêche qui se faisait alors, à environ un tiers de lieue du village la Pâce, entre ceux de Sainte-Agathe et la Carrière, précisément en face du promontoire de la Calabre, connu sous le nom de Pointes-du-Puits.

D'après les détails que Spallanzani a donnés sur la pêche du poisson spâda, détails auxquels je me permettrai d'ajouter quelques rectifications nécessaires; il paraîtrait que, de son temps, cette pêche se faisait encore de deux manières différentes; sa-

voir, au harpon et au filet; mais, depuis l'époque dont il parle, le gouvernement a prohibé l'usage de ce dernier, et le filet en question, machines énorme, mais plus sûre, et que les pêcheurs connaissent ici sous le nom de *palimadâra*, ne peut plus être employé aujourd'hui, que dans la pêche de poissons beaucoup plus petits. Cette prohibition, très-sage, a pour but la conservation de l'espèce; car la pêche du *spâda*, faite avec la *palimadâra*, eût fini par l'anéantir entièrement.

Au centre d'une étendue quelconque, mais ordinairement de plusieurs milles de circonférence, est placé un bateau stationnaire, que l'on nomme la *ferrière*, autour duquel un certain nombre de barques, connues sous le nom de *lântri*, sont placées elles-mêmes, de distance en distance.

Du milieu du bateau central, s'élève un mât d'une hauteur prodigieuse, et terminé par une espèce de hune ou plate-forme, où se tient un matelot en vigie, chargé d'observer la marche du poisson, et d'en donner avis aux autres barques, dont l'équipage demeure dans le plus grand silence. La vue de ces sortes de vigies est si bonne, et tellement exercée, qu'ils aperçoivent le poisson à plus d'une lieue en mer.

La construction des *lântri*, ou barques qui, comme je l'ai dit, entourent la *ferrière* ou bateau central, exige une description particulière. Ces barques, qui sont les seules agissantes, ont dix-sept à dix-huit pieds de long, sur sept à huit de

large , et quatre de haut. La proue en est beaucoup plus large et plus élevée que la poupe ; cette particularité facilite et assure davantage les mouvemens du lancier , ou pêcheur principal , chargé d'attaquer le poisson , au fond des flots. Cet homme , toujours choisi parmi les pêcheurs les plus forts , les plus adroits et les plus expérimentés , est armé d'un harpon , dont le manche , fait du charme le plus compacte et le plus dur , n'a pas moins de douze pieds de long. Le dard qui le termine , et que les pêcheurs nomment la flèche , a sept à huit pouces de long , sur trois de large , à sa base ; ce fer est garni , dans toute sa longueur , de deux espèces d'oreilles , ou plaques mobiles du même métal , qui , au moyen d'une corde cachée dans une rainure qui s'étend des deux côtés du manche , se ferment et s'ouvrent à volonté , du côté opposé à la pointe de la flèche , qui , par suite de la séparation soudaine de ces mêmes parties , une fois entrée dans le corps du monstre , ne peut en être retirée que par la main de l'homme. Enfin , à ce terrible harpon , est fixé un câbleau ou grosse corde , de sept à huit cents pieds de long , qui le suit au fond de la mer.

Au milieu de cette même barque , une autre moins longue , est fixée en travers , de manière que la poupe et la proue projettent de chaque côté du *lântri* , d'environ un pied et demi. Deux rames sont placées , aux extrémités de cette seconde barque ; ces rames ont vingt à vingt-cinq pieds de

long ; deux matelots les font agir ; tandis que , placé en sens contraire , entre ces deux derniers , un troisième , tout en maniant aussi l'une et l'autre rame , tient ses regards constamment attachés sur la vigie de la ferrière ou bateau central ; et , tenant lieu de timonier au *lúntri* , le dirige lui-même , selon les signaux qu'il reçoit ; enfin , deux autres matelots meuvent également deux rames plus petites , à la poupe du bateau.

Tout à coup , au milieu du silence général , s'élève un cri perçant ; ce cri est celui de la vigie , qui , au seul changement de la couleur des eaux , a reconnu l'approche du poisson ; et l'annonce. Au moment même , toutes les barques , jusqu'alors immobiles , s'ébranlent ; et , à l'exception de la ferrière qui reste toujours à sa place , courent à force de rames , au devant de leurs proies ; car , il est bon de remarquer , que le *spáda* ne nage jamais seul , mais sur les pas de sa femelle , qu'il ne perd jamais de vue. Ce sentiment naturel entraîne presque toujours la perte de l'un et de l'autre : l'ennemi qui les voit , en profite ; ses coups tombent d'abord sur celle-ci ; car , aussitôt qu'elle est atteinte , le mâle ne songe plus à fuir.

Cependant , loin de paraître craindre tant de préparatifs hostiles , sans fuir le danger qui la menace , soit en retournant sur ses pas , soit même en changeant un moment de route , la femelle avance fièrement au milieu de ses ennemis ; et , comme si l'espèce de sifflement qui lui est na-

turel n'était pas suffisant, pour leur annoncer son approche, elle semble, par mille et mille détours, prendre plaisir à jouir long-temps de leur attente, et à provoquer leur vengeance. Ici, les cris de la vigie cessent; et dans le plus profond silence, chacun regarde le lancier, qui, debout à la proue de la barque, le bras levé, et le harpon en main, suit des yeux tous les mouvemens du monstre, choisit son temps, et lance enfin le trait, qui siffle, plonge, et perce l'ennemi, à vingt pieds sous les eaux. Au même instant, il détend la corde qui retient les ailes latérales du dard; celles-ci s'entr'ouvrent d'elles-mêmes, dans le corps du poisson, dont les bondissemens furieux ne font qu'affermir davantage le harpon qui le déchire, et qui, séparé tout à coup de son manche, reste seul dans ses reins transpercés. Le poisson plonge et fuit, en laissant après lui un long sillage ensanglanté; mais toujours retenu par la corde fixée au dard qui le perce, il l'entraîne avec lui dans les profondeurs de la mer. Sa reparition sur les flots annonce aux pêcheurs l'affaiblissement de ses forces; et ce n'est que long-temps après qu'il surnage tout-à-fait immobile, que ceux-ci se hasardent à le retirer de l'eau, et à le hisser dans la barque.

Il arrive assez souvent que le poisson blessé, parvient à rompre le câbleau, qui le suit dans la mer, quoique celui-ci n'ait pas moins de deux à trois pouces de grosseur. Aussi souvent encore,

retombé de nouveau entre les mains de ses ennemis naturels, ils retrouvent le harpon dans son corps; car, si la blessure est légère, l'animal en guérit aisément. Il n'est pas non plus sans exemple, que le monstre blessé ne s'en prenne à la barque même; ne revienne furieux sur elle, ne la perce de part en part, et ne la fasse couler bas.

Cependant, à s'en tenir au témoignage d'un voyageur moderne (1), on croirait volontiers que cette entreprise ne serait ni plus ni moins hasardeuse, qu'une partie de plaisir faite par de jolies femmes, qui, dans un yacht élégant, pêcheraient des poissons dorés, sur le lac de quelque maison de plaisance? A l'en croire, du moins, nos robustes pêcheurs messinois, se serviraient ici d'un petit harpon, attaché à une longue ligne. Or, le petit harpon en question, n'est autre qu'un dard de sept à huit pouces; et la longue ligne, la hampe de douze pieds de long, dont il a été parlé plus haut! Cette partie de plaisir n'est en effet qu'un travail de forçat: je ne conseillerais point à nos élégans de *Coblentz*, de se livrer à cet amusement.

Une double inexactitude se remarque, dans le passage, où le même voyageur prétend que, pour

(1) Brydone. *A Tour through Sicily*, etc. Let. 33.

attirer le poisson , les pêcheurs se servent d'une certaine phrase grecque , qu'ils prétendent être d'une efficacité merveilleuse ; et que , si malheureusement , le poisson entend prononcer un mot d'italien , il se plonge aussitôt dans l'eau , et on ne le revoit plus. Sans doute des récits de ce genre ne vaudraient pas la peine qu'on prendrait à les contredire , si , tout en rectifiant l'erreur , on ne remontait à sa source.

J'ai dit plus haut , que l'espadon ou *spáda* faisait entendre , en nageant , une espèce de sifflement , qui est sans doute le simple effet des flots qu'il aspire et repousse hors de ses larges narines ; et j'ajoute que ce sifflement laisse entendre un son assez semblable à celui du mot *xiph* ; sans doute encore , ce même sifflement lui valut le nom de *xyphias* , sous lequel les Grecs le connurent ? et ce n'est enfin que dans cette particularité seule , que l'on peut trouver l'origine de l'historiette du voyageur anglais ? Ni plus ni moins instruits que tous les gens de cette classe , les pêcheurs messinois ne parlent ni italien ni grec : ils parlent sicilien , comme les pêcheurs du pays de Brydone , parlent probablement irlandais.

Ce même auteur termine le passage en question par une réflexion qui tient aussi par trop à la légèreté d'un observateur de boudoir. Comme ces poissons , dit-il , sont ordinairement gros et forts , on les poursuit quelquefois des heures entières , avant de les attraper ; ce qui procure , ajoute-

t-il , un divertissement agréable : agréable, pour le spectateur peut-être , mais qui sûrement n'est pas tel , pour les pêcheurs et le poisson !

Cependant , nous jouâmes encore de malheur ; ou plutôt, le *spáda* se joua lui-même des préparatifs des pêcheurs : au bout d'une heure et demie d'attente, le cri désiré se fit enfin entendre, et ce cri n'avait en effet rien de *grec*. Nos voyageurs aquatiques ne tardèrent pas à paraître ; mais, moins audacieux, ou plus pressés que leurs confrères , ils ne s'amuserent point à braver des dangers inutiles ; et , au lieu de sefrayer le passage parmi les ennemis , ils tournèrent brusquement sur la gauche , et , gagnant la côte de la Sicile , passèrent effrontément à quelques pas de notre propre barque , qu'ils eussent renversée d'un seul bond , ou pourfendue d'un coup de leur flamberge , s'il était vrai de dire que , pourvus de la ligne et du petit harpon de Brydone, nous eussions été assez fous, pour nous opposer à leur fuite.

Presque aussi sots que les pêcheurs mêmes , nous nous portâmes alors vers le bateau central , pour y voir un de ces poissons , qui avait été pris quelques heures avant notre arrivée. Retenu par le harpon enfoncé dans ses reins , le monstre flottait encore au pied de la barque, sur laquelle nous le fimes hisser. Les pêcheurs s'apitoyaient sur sa petitesse ; et , après l'avoir mesuré, nous reconnûmes qu'il avait trois pieds et demi de long , sans compter son espadon même, qui était d'une longueur

égale , sur trois pouces environ de largeur. Cet os énorme , dont les deux côtés sont convexes , nous parut recouvert d'une espèce d'écaille ou peau très-dure , granuleuse , et d'un gris noirâtre. Son extrême pesanteur , jointe à sa dureté et à sa force , en font une arme redoutable , et qui , une fois garnie d'une poignée quelconque , entamerait le bois le plus dur , sans en être nullement ébréchée. Au reste , le *spáda* est l'ennemi naturel de trois autres poissons monstrueux qu'il ne voit pas sans attaquer , et n'attaque pas sans vaincre : ces poissons sont le chien de mer , le capritta ou *squalus zigaena* des anciens , et enfin la baleine même (1).

BAIE DE MESSINE.

ENFIN , nous poursuivîmes notre route vers le fameux écueil , qui , grâce au plus beau temps et à la mer la plus tranquille , était plutôt l'objet de nos désirs , que celui de nos craintes.

Avant de parvenir au point où nous étions alors , nous avions laissé , sur la gauche , la côte un peu plane de la Sicile ; et longé , sur la droite , les montagnes

(1) Dans les explications jointes aux Cartes topographiques de la Ville de Scylla , le P. Antoine Minâsi remarque que , de son temps , on citait déjà six exemples différens , de baleines monstrueuses jetées par la tempête sur la côte de la Calabre , au pied de l'écueil en question.

de la Calabre , élevant dans les airs leur front sourcilleux et noirâtre. Ces deux côtes sont si rapprochées l'une de l'autre , que , pendant plusieurs milles , on reconnoît , pour ainsi dire , les traits particuliers des deux peuples. Bientôt elles s'éloignent peu à peu l'une de l'autre ; puis , se repliant ensuite sur elles-mêmes , se rapprochent de nouveau ; et , ne laissent plus entre elles , qu'un bras de mer d'un peu plus d'un tiers de lieue de largeur. C'est là qu'est le fameux détroit connu sous le nom de Phare de Messine ; détroit que les Grecs nommaient eux-mêmes Eurypos.

Du côté de la Sicile , ce détroit est formé par le cap Pélore ; du côté de la Calabre , par un roc où s'élève une tour , et qui porte le nom bizarre de la tête du cheval , de la figure qu'on dit être empreinte sur sa base ; figure que , par parenthèse , nous n'aperçûmes point , quoique notre barque rasât alors le pied du roc même.

SCYLLA.

CE rocher célèbre , qui donne aujourd'hui son nom à une ville non moins célèbre par ses malheurs , est situé , comme je l'ai précédemment marqué , sur la côte orientale de la Calabre ultérieure , à une lieue avant le cap Pélore , ou phare de Messine , situé lui-même sur la côte occidentale de la Sicile.

Cette côte , je veux dire la côte de la Calabre , forme ici une baie profonde , du milieu de laquelle un roc à pic , d'environ 550 pieds de hau-

teur, au-dessus du niveau de la mer, qui, ici, n'a pas elle-même moins de mille pieds de profondeur, s'élançe dans les flots, où il forme un promontoir aussi célèbre que redouté.

Ce roc, que les flots battent depuis tant de siècles, n'est autre que le fameux écueil si souvent chanté par les poètes : c'est le Scylla d'Homère, dont le front touche au vaste ciel; c'est l'épouvante des plus anciens navigateurs, à commencer par Ulysse même.

Trois récifs, inégaux en hauteur et en forme, se détachent en avant du roc, et élèvent à ses pieds leur cime acérée et noirâtre. Ces récifs sont sans doute les trois dents que le poète (1) a données aux six têtes de son prétendu monstre : mais, quant aux têtes mêmes, nous les cherchâmes vainement. Enfin, un assez grand nombre d'autres récifs moins élevés, sont semés çà et là, autour du rocher principal; et ceux-ci sont aussi les loups et les chiens aboyans autour de Scylla; et auxquels l'imagination des poètes se plut à en confier la garde.

Toute la baie de Scylla peut être divisée en côte méridionale, et côte septentrionale. La première sera celle qui s'étend du côté de la mer Ionienne ou détroit de Messine; la seconde, celle qui s'étend du côté de la mer Tyrrhénienne, ou Méditerranée. De l'un et de l'autre côté de cette baie, qui, comme je viens de le

(1) *Odyss.* Lib. XII, v. 91.

dire, est coupée, dans son centre, par le promontoire ou écueil de Scylla, s'élève la ville même; ville qui est dominée de toute part par de hautes montagnes, sur lesquelles elle est en partie située. Enfin, au sommet du rocher, s'élèvent également les ruines d'une forteresse presque entièrement détruite, à l'époque du tremblement de terre de 1783, et dont je parlerai plus amplement par la suite, dans les détails relatifs à la destruction de la ville même (1). Cette forteresse, ou plutôt ces ruines sont jointes aux maisons de la ville, par un pont pittoresquement suspendu dans les airs. Les maisons se prolongent et s'abaissent graduellement sur la pente du rocher, jusqu'au niveau de la mer, où, une fois parvenues, elles s'étendent en demi-cercle, pour former cette double baie dont je viens de parler; et dont l'aspect agréable et riant, forme lui-même le plus pittoresque, comme le plus complet des contrastes, avec l'aridité et la teinte noirâtre de l'écueil.

Il n'est point d'artifice de style, point de description écrite, qui puisse rendre, sans l'affaiblir, l'effet d'un tableau de ce genre: le crayon du peintre le moins habile, l'emporterait ici, sur la plume de l'écrivain le plus exercé.

Au reste, je l'avoue franchement, nous ne pûmes découvrir les cavernes profondes, claire-

(1) Voy. ci-dessous, pag. 269 et suiv.

ment aperçues par Brydone et par Borch, et même par un voyageur (1) plus moderne, et bien moins accoutumé qu'eux, à fonder ses récits sur des bruits populaires, et sur les fables de la crédule antiquité. Tout aussi vainement cherchâmes-nous à entendre ces terribles gémissemens, cette espèce de tonnerre et ces aboiemens de chiens, qui, selon ces deux premiers auteurs, confirment encore les récits de Virgile et d'Homère. Brydone et Borch avaient sans doute des oreilles et des yeux plus fins et plus perçans que les nôtres? Après trois courses différentes, par nous faites à l'entour de l'écueil dont nous nous approchâmes d'assez près, pour pouvoir le toucher au doigt; nous aperçûmes bien, soit sur cette partie du roc que couvrent les eaux de la mer (2), soit sur celle qui s'élève au-dessus de ces mêmes eaux; nous aperçûmes, dis-je, quelques fissures plus ou moins grandes; nous entendîmes quelques bruissemens plus ou moins forts; mais ces fissures et ces bruissemens nous parurent fort loin d'être, ni de véritables cavernes, ni des mugissemens affreux. Spal-

(1) Spallanzani. *Loc. cit.* Tom. IV, pag. 160.

(2) Ici, comme dans toute la baie de Messine, la mer, par un temps calme, est d'une si grande limpidité, que, comme je crois l'avoir remarqué déjà, l'œil est trompé sur sa profondeur réelle, et voit facilement des objets, qui sont souvent, à huit à neuf cents pieds de lui.

lanzani cite , entre autres cavernes , celle communément appelée la Dragàra ou le Zùco. On remarque , en effet , à la partie méridionale du roc de Scylla , une espèce de crevasse , située à plusieurs toises au-dessus du niveau de la mer. Mais , loin de mériter le nom de caverne , celle-ci n'est effectivement qu'une de ces fissures naturelles , qui se trouvent dans la plupart de ces énormes masses ; et l'entrée en paraît si étroite , que je doute qu'un enfant même pût facilement y entrer ; et que , d'un autre côté , il faudrait que la mer fût extraordinairement grosse , pour que les flots pussent monter jusque-là ?

Après avoir suffisamment observé les lieux , et découvert la vérité sous les fables , nous faisons amarrer notre esquif au pied même du redoutable Scylla ; mais , comme nous ne pouvons mettre pied à terre , sans nous soumettre encore à une foule de nouvelles formalités , aussi fatigantes que coûteuses ; et que , d'un autre côté , la ville n'a rien de curieux , nous nous déterminons à diner dans notre barque ; et là , malgré le voisinage du monstre pétrifié , en dépit de ses hurlements , de ses loups et de ses chiens furieux , nous buvons tranquillement à la santé d'Homère , de Virgile , d'Horace , et voire même , à celle de Borch et de Brydone , auxquels nous passons volontiers quelques légères inexactitudes , en faveur de leur titre de voyageurs et de savans.

Notre salle à manger flotte au milieu des

écueils : les pièces par bas sont à sept cents pieds de nous. Du milieu de l'espèce de tente sous laquelle nous sommes assis , nous avons devant nous, par-derrière, à droite et à gauche, un de ces tableaux assez rares , que la nature trace toute seule ; et que, toute seule aussi, elle montre aux regards de l'homme.

Ce tableau, en effet, est plus facile à admirer qu'à rendre : l'historien, le naturaliste et le peintre trouveraient ici à exercer long-temps leur plume, leurs yeux et leurs pinceaux : le premier aurait à décrire le rocher de Scylla ; cet écueil redouté, devant lequel l'homme tremble depuis tant de siècles, épouvanté devant la nature en fureur : il nous représenterait ce terrible enfant de la mer, dont le pied sonde ses abîmes, et dont la tête menaçante s'élève au-dessus d'eux, comme un géant superbe ; il nous représenterait Scylla, trop heureux d'échapper à la ruine commune ; ne pouvant abriter ni défendre un petit nombre d'habitans ; et tremblant, pour la première fois lui-même. Ce lieu n'offrirait pas au naturaliste, des remarques et des richesses moins curieuses et moins abondantes : comme nous, face à face de l'écueil, il se tournerait vers la droite ; et là, portant ses regards jusque vers ce cap (1), qui s'élève à l'extrémité de la baie, il verrait, sur le récif

(1) Le cap Bâci. Ce cap était naguère formé par une haute montagne du même nom ; les détails sui-

noirâtre, le lichen marin, les madrépores *calyculares*, les zoophytes et les vers-de-mer. Ramenant ses regards vers la ville, de ce même côté, au fond de la profonde baie, il remarquerait sans doute ce roc, en apparence aride, mais couvert en effet de ces fameux plans de vignes grecques, dont les anciens habitans du pays enrichirent jadis leur propre territoire, et qui produisent encore de nos jours des vins de Malvoisie, qui ne sont point inférieurs aux vins de Candie et de Crète; il verrait une troupe de colombes, gorgées de ce nouveau nectar, gagner avec empressement leur nid, vainement établi par elles sur le faite le plus haut du sourcilieux Scylla; lieu sauvage et désert, qui semblait leur offrir un asile assuré; mais où leurs ennemis naturels, l'aigle superbe et l'épervier farouche, les guettent, les atteignent et les tuent. De l'autre côté de la baie, une des montagnes (1) qui la dominent, lui offrirait un phénomène qui est encore à expliquer : au haut de cette montagne est placée une croix de bois, sans clous ni aucune espèce de ferrures; et, toutefois, cette croix est un véritable conducteur électrique, qui, à chaque nouvel orage, est frappé sans cesse par la foudre; réparée de nouveau, et de nouveau abattue. Quelques physiciens

vans indiqueroient l'époque et la cause de sa disparition.

(1) Le Mont Cicculo.

en ont cherché la cause, dans la nature résineuse du bois dont cette croix est formée : notre naturaliste déciderait la question. Quant au pinceau du peintre , je ne me charge point de le guider ici : qu'il vienne sur les lieux , à la place où je suis maintenant ; qu'il admire , observe et copie ; et , si sa copie est fidèle ; s'il parvient , en effet , à bien rendre ce qu'il voit , il pourra s'écrier : Eh ! moi aussi , je suis peintre ! et prendre place , ensuite , entre Claude Lorrain et Salvator Rôsa. La seule recommandation que je me permettrais de lui faire , c'est de ne point oublier , dans ce tableau sublime , les deux derniers récifs de la partie septentrionale de la baie : deux faits affreux (1) les ont rendus célèbres ; et le dernier , surtout , vivra dans la mémoire des hommes , tant qu'ils connaîtront le malheur et l'amour.

DESTRUCTION DE LA VILLE DE SCYLLA , EN 1783.

J'AI parlé du château et de la ville de Scylla : je passe aux détails des malheurs qui les anéantirent.

Le même jour (2) et au moment même où toutes les deux Calabres devinrent le théâtre de l'épouvante et de la mort , le sourcilleux Scylla , vacil-

(1) Ces deux faits sont relatifs aux longues angoisses de la famille de l'abbé Pontillo ; et à la fin tragique de Propérce et Cósima. *Voy.* les détails suivans.

(2) Le 5 février 1783. *Voy.* ci-d. pag. 209 et suiv.

lant sur son énorme base , rejeta loin de lui , et la ville et les hommes qu'il portait.

Au moment d'une des plus fortes secousses , M. l'abbé Pontillo , homme d'une force peu commune , et , ce qu'il y a de plus extraordinaire , eu égard à son état , très-expérimenté dans l'art de la navigation , se trouvait , ainsi que sa sœur et deux de ses neveux , sur un point de la plage septentrionale⁽¹⁾ de la baie de Scylla ; côte , que les gens du pays connaissent sous le nom de Piàna-Lèa. A l'aspect du double danger que lui présentent , et les oscillations du rivage , et les vagues qui le recouvrent , il perd tellement l'usage de sa raison , qu'au lieu de se sauver vers la partie montueuse du rivage , il ne pense qu'à se jeter sur un de ces nombreux récifs qui , comme je l'ai dit ailleurs , environnent l'écueil de Scylla. Sa sœur et ses neveux suivirent malheureusement son exemple ; ils passèrent avec lui sur ce même rocher , qui , vacillant bientôt aussi fortement qu'une barque , tantôt livrait aux vagues quelques-uns de ses débris , et tantôt bondissait sur lui-même. Une fois établi sur ce funeste site , chacun d'eux tournait ses regards vers la ville , et voyait ses ruines se précipiter successivement dans les flots. Bientôt , au bruit confus des cris et des gémissemens qui passaient alors jusqu'à eux , succède le silence de la mort ; silence qui n'est long-temps troublé , que par

(2) *Voy.* ci-dessus , pag. 263.

les sourds mugissemens de la terre agitée et le bruit horrible des vagues. A ce spectacle affreux, le prêtre, sa sœur et les enfans, tous tombent à genoux, sur le récif étroit, qui tremble. Cependant ils tournent leurs regards vers l'écueil principal, dont le roc qui les porte vient d'être entièrement détaché; et reconnaissent, avec surprise, que la mer, refoulée sur elle-même, ne les environne plus. Une indécision funeste les retient encore à leur place : le danger est partout, la sûreté n'est nulle part : là, la terre bondit et s'entr'ouvre; ici, la mer, convulsive, les menace et les assaillit. Une espérance inattendue vient calmer un moment le trouble de leur raison et de leur âme : comme sortant de dessous les vagues, une barque leur apparaît : un homme la conduit ; cet homme (1) est leur ami, leur parent, leur frère ; en un mot, c'est le père des deux enfans. Au retour de la pêche, il a été surpris par le tremblement de terre, et s'efforce de gagner le rivage. A cette vue, un cri de joie que des pleurs mutuelles accompagnent, s'élève spontanément du récif et de la barque. En se voyant ensemble, chacun se croit sauvé : le malheur pousse toujours, trop loin, le désespoir ou l'espérance ; et l'infortuné père est le premier de tous à partager l'erreur commune : il réunit ses forces, il rame, il hâte autant qu'il peut, sa course vers le point où l'attend sa famille éplorée ; mais au moment où il croit tou-

(1) M. Cōsta.

cher au roc, la barque engravée s'arrête ; un espace sans eau les sépare ; il croit le franchir à pied sec : le flot cruel revient tout à coup sur lui-même, soulève de nouveau la barque, et la repousse à cent pieds du bord. Cependant l'espoir de son retour reste encore aux uns et aux autres ; mais ce dernier espoir leur est soudain enlevé : la mer, toujours croissante, s'élève à une hauteur horrible autour du rocher protecteur ; et le temps nécessaire au retour de la barque, est trop long pour les arracher à la mort.

Telle était la force des vagues, que, submergeant alors toute la plage, elles entraînaient après elles, ceux des habitans de Scylla qui, fuyant les hauteurs, s'étaient tumultueusement portés sur cette même rive, où les attendaient de nouveaux dangers et la mort.

Depuis long-temps, et malgré leur faiblesse, cramponnés aux aspérités du roc, les infortunés en question, sont forcés de se tenir debout ; et, dans cette attitude, déjà même ils ne peuvent plus protéger leurs enfans contre la lame qui les couvre : la mère en tient un dans ses bras ; l'oncle s'est chargé de l'autre ; tous deux ne peuvent plus s'attacher au rocher, que d'une seule main ; tous deux sont ébranlés par les flots qui les gagnent ; tous deux en sont enfin, à calculer le temps qui leur reste à vivre. La dernière ressource de l'homme, la prière même leur devient impossible, ou du moins ils ne peuvent ici, ni réunir la leur, ni tomber à genoux, devant le

dieu qui les poursuit ; et , muets, immobiles, l'œil fixé sur leur tombe , ils sont là , attendant la mort.

Hâtons-nous de tirer le voile sur cette scène de désespoir et d'horreur ; et passons au moment, où les cris de ces quatre victimes parvinrent enfin jusqu'au dispensateur éternel, et du mal et du bien dont il dota sa faible image ! Ces cris furent à peine entendus , que la terre et les eaux se calmèrent ; la barque désirée approcha du rivage ; l'heureux père en retira ses enfans , sa femme et son frère ; et cinq victimes furent sauvées.

Je voudrais m'arrêter ici : froissée d'avance par les tableaux que j'ai à peindre , ma mémoire me prête à regret son secours. Chose étrange ! la nature se lasse moins de détruire , que l'homme de la suivre dans ses destructions.

Peu de temps avant cette fatale époque , une fatalité non moins grande avait porté un vieillard des plus respectables , le prince de Scylla , à passer de Naples , avec toute sa famille , dans le château de ce nom (1). L'édifice , aussi ancien que solide , avait résisté aux premières oscillations de la terre , et celles-ci n'avaient produit sur lui que des dégâts assez peu importans. Cependant , par une fatalité plus funeste encore que la première , toute la famille du prince , saisie d'une terreur bien naturelle sans doute , mais malheureusement irréfléchie , ré-

(1) Ce château est celui qui est situé au haut de l'écueil de Scylla. *Voy.* ci-dessus, pag. 264.

solut de quitter cet asile ; et l'exécution du projet égala , en vitesse , la force de la terreur.

Éclairé par son expérience , ses longues années et ses lumières , le bon vieillard prévoit le danger de la fuite ; et , désespérant enfin de convaincre sa famille aveuglée , il tombe à genoux , aux yeux de ses enfans en pleurs ; recommande son âme à Dieu , et se soumet à ses décrets impénétrables. C'est ainsi que cet homme , qui , dans tout le cours de sa vie , n'avait pris , pour conseil et pour guide , que son expérience et son raisonnement , maintenant affaibli par l'âge , le désespoir et la terreur qui l'entourent , cède aux pleurs et à l'avis des autres.

On imagine bien que son exemple fut suivi par la plus grande partie de la population de la ville , qui tous le respectaient comme un père ; et tous de se porter avec lui sur le rivage de la mer ; puis de se réfugier ensuite sur des barques , des felouques , des tartanes et autres bâtimens , qu'ils éloignent de la rive autant qu'ils le peuvent , après les avoir encombrés des effets les plus précieux , et de tous les vivres échappés aux premiers ravages du fléau ; ils courent , et sont loin de prévoir qu'ils courent à leur perte !

Les gémissemens et les craintes remplissent le reste de cette journée fatale. La nuit qui lui succède ne change rien à cette situation. Toutefois l'épuisement l'emporte sur l'agitation de l'âme ; le malheureux n'a pas un sommeil calme : il dort agité , mais il dort.

Vers les onze heures du soir, une forte secousse réveilla leur terreur assoupie ; et telle fut la violence de cette même secousse, qu'une partie du mont Bacì (1) s'éroula avec un bruit horrible ; montagne en face de laquelle toutes les barques s'étaient portées. Quelques-uns de ses débris furent tomber sur le rivage, d'où ils repoussèrent les flots ; et, comblant leurs plus profonds abîmes, formèrent, cà et là, autant d'écueils nouveaux.

Cependant, la population des barques, victimes désignées d'avance par la mort, ne s'occupe en ce moment que des cris et des vœux, que poussent vers le ciel ; ceux de leurs concitoyens qui n'ont point suivi leur exemple. Tout à coup, un sifflement sourd, un je ne sais quel murmure sort du fond de la mer, et laisse à deviner à chacun, si ce sifflement et ce murmure, n'est que l'effet du vent, ou l'annonce de plus grands malheurs ? Ce doute ne dure qu'un moment : après lui, passe à la fois, dans les cœurs, la surprise, l'épouvante, le regret tardif et cruel, et enfin, la certitude de la mort. D'une rapidité, dont l'éclair est la seule image, le flot mugit, se gonfle, retombe, et entraîne sous lui, dans des abîmes sans fond, toutes les barques, et tous ceux qu'elles contiennent.

Que si l'on veut savoir, ce que deviennent tant

(1) Ce mont, qui donne son nom à un cap, est situé à l'extrémité de la baie méridionale de Scylla.

de bâtimens , tant de matériaux et tant d'hommes ; qu'on le demande à cette avide mer , à ces flots furieux : eux seuls connaissent le sort , et le nombre de leurs victimes ! On les eût vus quitter soudain le rivage , plus vite encore revenir sur leurs pas ; et là , croissant toujours en fureur comme en force , égalier bientôt en hauteur , les plus hauts clochers de la ville. Là , ils vomissent des débris de barques ; ici , des monceaux de cadavres ; partout ils portent l'épouvante ; partout , ils ne laissent après eux , que la ruine , l'horreur et la mort.

Je ne m'occupe point du sort des monumens mêmes : les pierres sont moins précieuses que les hommes ; et je ne pense qu'à ceux-ci.

De toute la famille du prince de Scylla , de toute sa suite et des gens de l'équipage , deux seuls matelots furent sauvés. On les trouva à demi-morts , sur le rivage ; quant aux autres , aucun d'eux ne reparut : les abîmes de la mer les retinrent.

De même que l'infortuné prince , Don Charles-Antoine Carbone , s'était d'abord fortement opposé au projet de l'embarquement général. Cependant , en dépit de cette opinion , comme aussi d'un avis , pressentiment remarquable , et qui peut faire époque dans l'histoire des pressentimens (1) , cédant , comme le bon vieillard , aux instances de ses amis , et à l'exemple de tant d'autres , il monta , lui trei-

(1) Il sera parlé plus loin , de ce pressentiment , très extraordinaire sans doute. Voy. ci-dessous , pag. 278.

zième, dans une barque où se trouvait malheureusement un de ces énormes filets dont on se sert sur cette mer. Au moment du naufrage général, cette barque eut le sort de toutes les autres : elle fut submergée à l'instant. Tous les compagnons de Don Charles furent engloutis dans les flots ; lui seul eut un sort moins funeste, mais qui le fut encore assez. Un moment suspendu au bord de la barque chavirée, la nasse et le filet lui servent d'abord de refuge ; une secousse violente, le sépare bientôt de la barque, qu'elle entraîne et met en débris ; tombé lui-même sur le filet protecteur, il est repoussé, avec lui, à une grande distance du rivage ; et, par une fatalité aussi cruelle que remarquable, ce filet, qui avait été jusque-là, qui pouvait être encore son sauveur, faillit de devenir l'instrument de sa perte : la vague le jette sur lui ; et le filet s'entortille autour de chacun de ses membres, ne lui laissant de libre que le bras gauche ; pour comble d'infortune, la corde du filet s'accroche au nœud de sa cravatte, et menace de l'étrangler, à chaque flux et reflux de la mer. Enfin, au moment même, où les forces l'abandonnent, et où il croit sa perte assurée, une vague violente le lance à plus de trois cents pas de distance, sur un point du rivage, échappé à la fureur des eaux. Don Charles Carbone vit encore.

J'ai parlé plus haut d'un pressentiment, qui, si on y eut ajouté foi, non-seulement eût préservé ce même Don Charles de tous les dangers qu'il courut,

mais qui aurait sauvé, sans doute, tous les habitans de Scylla ; et comme ce pressentiment est du petit nombre de ceux qui, revêtus de la sanction publique, portent en soi un caractère véritablement remarquable, j'en allonge volontiers ces détails.

La nuit qui précéda cette fatale journée, je veux dire, la nuit du 4 au 5 février 1783 ; époque, où l'Italie entière était depuis long-temps exempte du fléau en question, et à laquelle, conséquemment, rien ne pouvait indiquer son approche ; Dona Lucrezia Ruffo, parente de la personne en question, et logeant dans la maison qu'il occupait lui-même ; cette dame, dis-je, rêva qu'elle sentait les secousses d'un affreux tremblement de terre. Réveillée en sursaut, les cris que la frayeur lui fait pousser, attirèrent auprès d'elle, plusieurs personnes de la maison ; et, entre autres, ce même Don Charles qui, après avoir rassuré sa parente, est le premier de tous à regagner son lit, en riant de la rêveuse et du rêve. Quelques siècles plus tôt, celle-ci eût été regardée comme une véritable sibylle ; et le rêve, comme un oracle trop certain : car à peine s'écoula-t-il quelques heures, entre le pronostic et son accomplissement. Je laisse aux esprits forts à se rire de cette anecdote : je me borne à répondre de l'authenticité des faits.

Sans croire plus que de raison, à ces sortes d'avis secrets, ce serait aller un peu loin, que d'en nier positivement l'existence ; l'histoire même en offre un assez grand nombre d'exemples ; et l'on

en citerait, qui mettraient en défaut le sceptique le plus cuirassé ; parce que, de même que celui dont il est question ici, sans aucuns précédens possibles, ils peuvent être considérés, comme je ne sais quel mouvement de l'âme, au-devant de l'objet, qu'il lui faut désirer ou craindre. Quant à moi, j'en conviens franchement, le pressentiment dont je viens de parler, me semble se rattacher à cette même classe, car rien ne lui servait de base : depuis le dernier tremblement de terre, jusqu'à l'époque en question, de si longues années de confiance et de calme s'étaient effectivement écoulées, que le cours même du fléau semblait être, comme de nos jours, entièrement effacé de la mémoire, non-seulement des habitans des Calabres, mais de tous les Italiens, et des Siciliens mêmes. Quoiqu'il en soit, les malheureux Scyllaniens eurent tout lieu d'accuser sans doute l'incrédulité qui se rit, comme d'un simple rêve, du terrible pressentiment de leur concitoyenne.

Je n'en finirais pas de rapporter ici les faits particuliers qui se rattachent à cette même scène. Là, don Diègue Mâcri, depuis long-temps jouet des flots, s'attache à un baril qui, cédant à la lame qui les soulève, est jeté avec lui au travers de la fenêtre d'une des maisons situées sur la rive, où ils tombent heureusement tous deux ; ici, une femme est lancée hors des flots, sur un mûrier de vingt pieds de hauteur, où elle reste long-temps

suspendue , les pieds en l'air et la tête vers le sol.

Ici finit la courte liste des victimes épargnées par la mort ; liste qui , en y comprenant les neuf personnes que je viens de citer , n'offre plus d'autres noms que ceux de trois femmes et de huit hommes ; ce qui forme un total de seize individus échappés aux fureurs de la terre et des flots. Seize personnes de sauvées , sur une population entière !

Ce calcul en dit plus que je ne pourrais en dire. Aussi fatigué que le lecteur l'est sans doute , je m'arrêterais volontiers ; l'engagement que j'ai pris m'en empêche : un tableau plus affreux me reste encore à tracer.

Cosima , jeune fille d'une rare beauté , et d'une des meilleures familles de la ville , errait épouvantée sur le rivage de la mer , au moment de l'inondation générale. L'atteindre , l'entourer , l'entraîner après elle , ce fut , pour la vague inhumaine , l'action d'un seul et même instant. Propérce , son futur époux , arrive sur ce même rivage : il la voit environnée des flots , accourt à ses cris , et s'élançe après elle. Après de longs efforts , parvenu à sauver ce qu'il a de plus cher au monde , l'heureux Propérce entraîne Cosima sur la rive ; et , pour la défendre des flots , la soulève quelque temps en ses bras ; mais , comme irrités de se voir arracher leur victime , les flots furieux se soulèvent de nouveau , les attaquent et les entraînent. Cosima et Propérce se tiennent fortement embrassés : tous deux sont long-temps ballottés sur les ondes ; et tous deux

sont enfin lancés avec force, contre un des récifs de Scylla (1). Propérce reçoit le choc : la mort seule peut arracher ses bras d'autour du corps de sa maîtresse; et ses bras ne l'étreignent plus : Cosima le croit évanoui; elle s'attache à lui avec plus de force encore ; l'entraîne vers un lieu plus sûr ; le couvre de baisers et de pleurs ; le presse tendrement dans ses bras ; et reconnaît enfin, que ses bras et sa bouche ne pressent qu'un cadavre ! L'excès du désespoir qui trouble la raison de l'homme , double aussi sa force naturelle ; la faible Cosima l'éprouve : elle impose silence à ses cris , soulève ce corps inanimé , le porte de nouveau sur l'écueil , de nouveau le presse en ses bras , et tombe avec lui dans l'abîme , qui s'ouvre et se ferme sur eux.

(1) Voy. ci-dessus, pag. 263.
